

GLOTTOCHRONOLOGIE ET HISTOIRE CULTURELLE MALGACHE

par Jean POIRIER

(avec la collaboration de Jacques DEZ)

Récemment, J.P. Domenichini rappelait la parole de Deschamps sur le problème des origines malgaches, « la plus belle énigme du monde » (1). Même si l'anthropologie ne manque pas de points d'interrogation, on peut penser, en effet, que les données du problème sont ici particulièrement déconcertantes. Pour ne rappeler que quelques éléments d'un dossier largement ouvert :

— comment comprendre la relative jeunesse du peuplement de l'île (la dernière terre émergée à avoir été peuplée, si l'on excepte les îles désertes de l'Océan indien abordées par les navigateurs européens) et l'absence totale de documents sur l'origine ;

— comment comprendre la superposition des couches et des apports successifs ou simultanés . indonésiens, africains, arabes, perses — et peut-être hindous ,

— comment comprendre le puzzle anthropo-raciologique, dont l'étude tarde à pouvoir être abordée, essentiellement par suite de freins ou de *fady* qui ralentissent les mensurations et les fouilles ?

— comment comprendre ce que nous aimerions nommer le « miracle malgache », sans aucune complaisance ni abus de langage, ce miracle qui a réussi — *en un laps de temps très court pour la durée ethnologique* — à faire d'un complexe particulièrement composite de thèmes

(1) J.P. Domenichini, « *La plus belle énigme du monde* ». Communication au Colloque International sur l'histoire et la civilisation du Sud et de l'Ouest-malgaches, Tuléar, 1979, 40 pages ronéotées.

culturels hétérogènes, un ensemble cohérent doté d'une spécificité incontestable : la civilisation traditionnelle malgache ? (1).

— comment comprendre que les Proto-Malgaches (2) soient parvenus dans la Grande Ile sans laisser de traces de leurs itinéraires (ni dans les archipels de l'Océan Indien, si l'on retient la voie trans-océanique, ni sur les côtes indiennes, arabes, ou africaines, si l'on retient la voie indirecte cabotant le long du littoral) ?

Telles sont certaines des inconnues que pose l'étude du complexe culturel malgache. Divers essais de synthèse ont été proposés par plusieurs chercheurs, dont les conclusions divergent parfois sensiblement. L'une de ces publications constitue la première application de la glottochronologie à la réalité malgache ; en ce sens, elle revêt un intérêt particulier ; malheureusement, cet essai d'interprétation, dû à la collaboration de P. Verin, C. Kottak, P. Görlin, n'a pas suscité de réaction critique. Il importe pourtant, nous semble-t-il, de confronter ces conclusions avec les résultats antérieurement acquis, nous constaterons que ces résultats sont tout à fait discordants par rapport à ce que l'on croyait savoir de l'histoire culturelle malgache. Pour apprécier l'ampleur de ces divergences, et afin de ne pas trahir la pensée des auteurs, nous allons très simplement reprendre leurs conclusions, en les traduisant, point par point. Nous ajouterons quelques remarques sur la méthodologie qui a été suivie.

Si nous sommes amené à récuser les résultats ainsi acquis, que démentent l'histoire culturelle et l'anthropologie, nous n'entendons mettre en cause, ni la compétence des trois auteurs — dont deux sont des malgachisants bien connus ni la méthode glottochronologique ; nous estimons simplement que les conclusions aberrantes auxquelles la méthode aboutit prouve que son utilisation a été prématurée, parce que les conditions minimales n'ont pas été réunies au niveau de la collecte des matériaux.

(1) En d'autres termes : comment comprendre la *puissance d'intégration culturelle* de cette matrice malgache qui a su *réduire* et *intégrer* des éléments aussi disparates ? Donnons un seul exemple ; nulle part, à notre connaissance, l'Islam n'a été aussi parfaitement assimilé par une culture où il s'est installé ; des éléments musulmans ont été introduits d'une manière continue du nord au sud de l'Ile par diverses voies : ces éléments ont tous été intégralement malgachisés et l'Islam en tant que tel n'a pas réussi à s'installer.

(2) Le terme proto-malgache désigne ici les premiers malgaches (N.D.L.R.)

Proposition I

« La date du premier peuplement de Madagascar se situe autour de l'an zéro ».

Cette indication est la moins fautive des diverses affirmations énoncées au long de cette étude. Elle ne nous semble pas moins inexacte :

— D'une part, on ne peut pas éluder l'hypothèse d'un peuplement pré-malgacne. Les Mikea, et plus généralement les anciennes populations résiduelles de l'ouest et du sud-ouest, posent un réel problème (cf. Molet). On a pu penser à une migration africaine, peut-être de Proto-Bochiman. Un jour prochain, l'archéologue pourra trancher. Si ces contacts ont eu lieu — peut-être de manière épisodique —, ils se situent au cours du premier millénaire avant notre ère (1).

— d'autre part, s'il s'agit non pas des hypothétiques migrations pré-malgaches, mais du peuplement proto-malgache, il convient de reculer, probablement de plusieurs siècles, l'époque proposée ; tout suggère, dans la Grande Ile, le tableau d'un *peuplement encore inachevé* ; d'immenses espaces ont été laissés vides d'hommes ; rappelons qu'en dehors de la côte ouest, la région d'Andapa — l'une des zones les plus riches de l'Ile, à moins de 100 km de la côte — est restée *déserte pendant toute l'histoire malgache*, ne commençant à être peuplée qu'à l'extrême fin du XIXe siècle. Les datations faites au radio-carbone ne permettent guère de remonter pour le moment au-delà de la seconde moitié du 1er millénaire (2). Un faisceau de faits convergents (le degré de dégradation de la forêt primaire, la « lisibilité » des toponymes, dont la plupart sont encore compréhensibles) permet de suggérer que les premiers éléments venus des confins austro-asiatiques ont pris pied entre le IIIe et le Ve siècle de

(1) On sait que les Bochiman ont été refoulés du nord au sud et d'ouest en est sous la pression des migrations noires, avec lesquelles ils se sont partiellement mélangés. L'éventualité d'une fuite par mer à travers le canal de Mozambique d'éléments bochiman n'a rien d'in vraisemblable, le point d'arrivée, très « naturellement », étant le sud-ouest, surtout si l'on tient compte de trois convergences très remarquables entre d'une part Bochiman et d'autre part anciennes populations du sud-ouest, telles sont décrites par la tradition orale : 1) taille pygmöide, 2) absence de circoncision, 3) présence de l'occlusion glottale.

(2) Cf. J.P. Domenichini, *op. cit.*, pp. 22-26.

notre ère (1).

Proposition 2

« La différenciation linguistique commença dès le début de l'implantation des Malgaches dans la Grande Ile ».

Après avoir indiqué que la date des premiers établissements humains dans la Grande Ile se situe autour du début de notre ère, les auteurs ajoutent : « *At least by this time linguistic differentiation among the ancestral population had already begun* ». Nous avouons ne pas comprendre le sens de « *At least* », car si les premiers établissements remontent au début de l'ère, les processus de différenciation ne peuvent évidemment pas remonter à une date antérieure... Mais l'essentiel ne concerne pas cette impropriété formelle : il n'est en rien prouvé que le processus de différenciation ait commencé dès le début du peuplement, et on peut penser au contraire que pendant un certain temps les Proto-Malgaches installés sur la côte orientale sont restés soit groupés dans une aire territoriale de dimensions relativement restreintes, soit en interrelations constantes ; ce n'est qu'après un temps indéterminé — qui a pu atteindre plusieurs siècles — que de véritables isolats démographiques et sociologiques ont pu être constitués. Faut-il rappeler, à cet égard, que la formation des groupes ethniques actuels (qui, il y a quelques décennies, observaient une endogamie assez stricte, actuellement en voie de disparition) est d'origine assez récente ? Quand on sait à quel point les relations de parenté et d'alliance constituent la véritable trame autour de laquelle se tisse l'organisation sociale traditionnelle, on peut penser que la probabilité se situe à l'inverse de l'affirmation gratuite citée ci-dessus : au processus de différenciation des divers dialectes s'opposent en permanence ces interrelations organiques nouées entre groupes apparentés par le sang ou par les intermariages.

Nous ajouterons que, même lorsqu'il y a eu relative « autonomisation » des différents groupes, les contacts ont continué ; il est difficile de dire, dans l'état actuel des connaissances, quelle a pu être l'importance des échanges commerciaux, mais les guerres sont aussi, du point de vue des relations interethniques et interculturelles,

(1) Cf. Données écologiques et démographiques de la mise en place des Proto-Malgaches, *Annales de l'Université de Madagascar* (série Lettres et Sciences Humaines), juin 1965, N° spécial archéologie pp. 61-82.

des formes de contact et d'interpénétration ; les données de la tradition aussi bien que les éléments d'information provenant des anciennes sources montrent que des conflits armés étaient habituels.

On notera enfin qu'il n'est pas possible de faire remonter la différenciation linguistique dès le début de l'arrivée des Proto-Malgaches puisque, pendant longtemps, ceux-ci semblent être demeurés — pour l'essentiel — groupés dans un espace géographique relativement restreint.

Proposition 3

« Madagascar a été peuplé par trois grands groupes »

Ceux-ci résument le peuplement de Madagascar sans nuances et sans ambiguïtés, de la façon suivante :

« ... Les plus anciens habitants de Madagascar étaient dans l'ensemble des commerçants. Cette population, parlant une langue indonésienne, a atteint Madagascar après avoir suivi une voie commerciale le long de la côte africaine, où elle se mélangea avec les Africains sur le plan culturel et sur le plan génétique. Tôt dans l'histoire des Malgaches, ce groupe originaire commença à se diviser en trois ensembles... Tankarana, Tsimihety, et tous les autres ».

Nous observerons d'abord qu'aucun fait objectif ne prouve que les « plus anciens habitants de Madagascar » aient été des « commerçants ». Qui dit commerce dit échange entre producteurs et consommateurs ; on voit mal sur quels produits aurait porté ce trafic. Et il est évident que ces navigateurs n'avaient pas noué des relations commerciales avec Madagascar puisque, par définition, la Grande Ile était encore vide d'hommes. Tout ce que l'on sait des migrations océaniques, en Polynésie par exemple, conduit au contraire à penser que les grandes pulsations migratoires qui, d'époque en époque, ont fait sortir des groupes de leurs foyers de concentration sont dûes soit à la pression démographique, soit aux vicissitudes de guerres intestines, soit aux conséquences d'une défaite devant un adversaire extérieur, bien plutôt qu'à des raisons commerciales.

Mais en dehors de cette remarque initiale, c'est tout le problème du peuplement de Madagascar qui se trouve posé. A ce sujet, on peut dire que tout ce que l'on sait actuellement contredit la tripartition proposée. En effet, on peut esquisser le schéma suivant, en distinguant trois grandes « séquences » globales :

- dans le cadre des couches indonésiennes :
 - . un peuplement proto-malgache anciennement installé ;
 - . un peuplement néo-malgache, qui se situe entre le XI^e et le XIII^e siècle ;
- dans le cadre des couches africaines :
 - . un élément ancien, dont l'origine pose encore des problèmes ;
 - . un élément récent d'origine servile (Makoa et autres esclaves faits captifs aux Comores).
- dans le cadre des couches « arabes » :
 - . divers groupes parvenus à Madagascar dans des conditions qui restent à élucider (les premiers arrivants s'étant installés sans doute dès le XI^e siècle), groupes du nord-ouest et du nord ;
 - . le peuplement Zafy-Raminy.

Il existe encore d'autres éléments ethniques et culturels, mais on peut penser que cette tripartition forme la base des populations actuelles de Madagascar ; elle s'oppose tout à fait à la tripartition proposée par les auteurs.

Nous reprendrons rapidement quelques-unes des données concernant respectivement ces problèmes fondamentaux qui concernent l'arrivée et la superposition des diverses couches ethniques et culturelles.

1. Ce schéma traditionnel qui fait intervenir deux sous-ensembles d'origine indonésienne a été esquissé depuis le début des recherches malgachisantes sans contestation. Mais plusieurs chercheurs présentent désormais une vision nouvelle. A la suite de Hubert Deschamps, on a supposé que les anciens Malgaches pouvaient provenir non pas plus ou moins directement d'Indonésie, mais de la côte orientale africaine : des migrations progressives les auraient conduits successivement en Inde, dans le Golfe Persique, en Afrique de l'est ; Pierre Vérin a même estimé que les Proto-Merina étaient arrivés dans leur habitat actuel des Hautes-Terres, non par la côte orientale malgache, ni par Maroantsetra, mais par le Nord-Ouest de Madagascar. On peut seulement faire remarquer qu'aucune tradition n'a conservé le souvenir de ces origines supposées et que les très rares éléments culturels malgaches qui existent sur la côte orientale d'Afrique (instruments de musique, pirogue à balancier) peuvent s'interpréter beaucoup plus simplement comme étant la conséquence de contacts noués *après* le peuplement de la

Grande Ile dans le cadre des interrelations (commerce, razzias et guerres) établis pendant plus d'un millénaire entre les deux rives du Canal de Mozambique.

Tout récemment (communication personnelle), Jean Pierre Domenichini et Bakoly Domenichini—Ramiaramanana sont parvenus à une interprétation encore plus audacieuse, qui renverse les perspectives traditionnelles. Se fondant sur une argumentation qui réunit des données d'ordre linguistique, anthropologique et sociologique, ces chercheurs nient la pertinence de la catégorie néo-malgache (c'est-à-dire proto-merina) et en même temps mettent l'accent sur l'existence d'un élément andriana d'origine africaine ou arabo-africaine.

Pour eux, ce qui constitue actuellement l'ensemble merina représente la différenciation locale d'une partie des anciennes populations arrivées sur la côte orientale dans le courant du premier millénaire : il n'y aurait donc pas lieu de distinguer entre proto-malgaches et néo-malgaches ; les Merina seraient des Proto-Malgaches installés dès l'origine sur le littoral avec les autres et ayant gagné ensuite leur habitat actuel. Dans cette hypothèse, l'irrigation inondée ne serait nullement une novation technique merina du XII—XIIIe siècle ; elle aurait peut-être déjà fait partie de la culture vazimba. D'autre part, des éléments arabo-africains, vraisemblablement swahili, seraient à l'origine de l'« ordre » andriana.

Nous reconnaitrons volontiers que cette ré-interprétation a le mérite d'apporter une explication satisfaisante à plusieurs problèmes restés irrésolus ; en particulier, on comprendrait enfin, si les Merina n'étaient pas arrivés aux XII—XIIIe siècles, pourquoi les *fomban-drazana* restent aussi désespérément muets sur les origines (dès lors trop reculées dans le temps pour être mémorisées) ; on comprendrait aussi pourquoi il a été, tout au moins jusqu'à maintenant, impossible de retrouver la trace de migrations merina depuis la côte orientale jusqu'aux Hautes Terres (soit dans les traditions locales, soit dans la toponymie, soit dans l'archéologie — villages fortifiés —) ; on comprendrait enfin une particularité signalée depuis longtemps : la présence, chez les Andriana, d'un type anthropologique indiscutablement africain (chez les Merina, les types les plus clairs se retrouvent chez certains Andriana — type majoritaire, indonésien, *fotsy, lavavolo* — et dans l'ordre des Hova ; les types foncés, de style africain, à teint sombre et à cheveux crépus se trouvent en majorité dans l'ancien ordre mainty et — à

titre minoritaire — dans l'ordre andriana). Ce type a parfois été relié, sans aucune preuve, aux éléments vazimba ; nous reprendrons le problème vazimba au paragraphe suivant. La théorie générale ainsi esquissée, quelque séduisante qu'elle soit, demeure pour le moment sans fondements objectifs ; il s'agit d'une hypothèse de travail qui peut permettre une «relecture» des faits, mais qui manque de documents probants.

2. Le problème vazimba ne peut, bien entendu, être repris ici en détail. Dans l'état actuel des recherches, on ne peut savoir s'il s'agit d'éléments africains ou indonésiens. Il conviendrait de dresser le plus tôt possible l'inventaire des sites vazimba qui sont encore bien actualisés dans les traditions et la toponymie ; il semble bien que le centre vazimba ait été les Hautes Plaines (on constate que leur souvenir est associé beaucoup plus souvent à des faciès de vallées et de marécages qu'à des faciès de collines — malgré les Antehiroka et d'autres sites d'altitude) mais l'ampleur de leur dispersion, après l'installation des populations merina, a été sous-estimée : nous avons montré que la tradition — et la toponymie — repère leurs traces au-delà du Mangoro jusqu'au sein de la forêt orientale.

Mais l'essentiel est ailleurs. Il conviendrait, selon nous, de repenser le problème des relations Vazimba-Merina à la lumière de la critique historique moderne ; c'est ce que font avec succès les jeunes historiens malgaches, qui entendent bien démythifier l'histoire « officielle » des *Tantara ny Andriana* aussi bien que l'histoire coloniale, en traquant la réalité socio-économique et socio-politique au-delà des hagiographies. Ne peut-on pas penser que la tradition officielle des dynasties merina a occulté une grande partie des réalités historiques ? Nous pensons, quant à nous, qu'il s'est produit pour l'histoire malgache des Hautes Plaines, le même phénomène de distorsion qui est intervenu pour l'histoire des origines de Rome. On sait aujourd'hui que les relations classiques ont complètement dénaturé les conditions dans lesquelles ont eu lieu les contacts entre les Etrusques et les premiers Romains ; le rôle des Etrusques, qui apparaît aujourd'hui comme ayant été déterminant dans de nombreux domaines d'importance majeure — de la technologie (*cloaca maxima*) à l'organisation politique (les Rois sacrés), des structures familiales (fonction de la femme) aux rituels et aux croyances (haruspices) — a été systématiquement minoré : le vainqueur minimise le vaincu, peut-être d'autant plus que l'apport culturel a été plus grand. On devrait ré-interpréter

l'histoire ancienne merina selon le même éclairage ; les Merina victorieux des populations autochtones — dont une partie a émigré à l'ouest et à l'est — ont intégré en leur sein de nombreux éléments vazimba, et ont contracté des alliances matrimoniales qui ont permis d'unir les deux ensembles (On ne peut d'ailleurs oublier que les premiers princes historiques ont été des reines vazimba...)

3. Les données du problème des couches culturelles arabes à Madagascar ont fait l'objet d'une récente et précieuse mise au point de Pierre Vérin (1). Ces recherches se sont limitées au Nord de l'île. De nombreuses inconnues persistent au sujet de l'importance, de la date d'apparition et de l'origine des éléments arabes et arabopersans.

On constate que des éléments de culture islamique sont partout présents au sein de la civilisation *traditionnelle* malgache. Leur origine est au moins quadruple : certains ont été introduits avec les apports swahili ; d'autres sont la conséquence du commerce noué à travers les « échelles » de la côte orientale et du Golfe Persique ; d'autres proviennent de migrations plus ou moins bien identifiées historiquement, dont la principale est celle des Zafiraminia. Enfin, il existe des éléments persans, donc non arabes, encore trop mal connus (2).

Beaucoup d'inconnues subsistent : quel est le rôle des migrants issus des côtes indiennes ? Quel est l'acception exacte du mot *Mekka* cité par de nombreuses chroniques (on a pensé qu'il pouvait désigner une région et non pas « la » ville) ? Quelle a pu être l'importance des groupes — et des thèmes culturels — venus de Perse ? Quelles ont été les incidences des luttes intervenues au début de l'Islam, en Arabie, entre les premiers Musulmans et les Arabes ?

On nous permettra, à cet égard, de rappeler que nous avons attiré l'attention sur le fait qu'il existe sur la côte orientale

(1) *Les échelles anciennes du commerce sur les côtes nord de Madagascar*, Université de Lille III, 1975, 1028 p., 31 photographies.

(2) L'aire d'extension des influences venues de Perse est peut-être plus importante qu'on ne l'imagine : les pièces de facture chinoise en très belle céramique déposées dans les tombeaux royaux de Miary ont peut-être été amenées par des navigateurs et commerçants persans (l'origine chinoise directe pouvant être exclue, en dépit des navigateurs de Cheng Ho qui ont atteint la côte orientale d'Afrique) ; on sait, en effet, qu'il existait en Perse des ateliers de fabrication de porcelaine chinoise.

malgache des groupes «arabisés» qui semblent connaître les éléments culturels caractéristiques de l'Islam «première manière», celui d'avant l'Hégire ; il y a là un problème extrêmement intéressant témoignant en faveur de migrations très anciennes, qui sont la conséquence de dissensions intestines survenues entre les premiers fidèles du Prophète ; on sait que des minorités vaincues ont dû s'exiler d'Arabie à plusieurs reprises, en particulier vers l'Éthiopie.

Peut-être la Grande Ile a-t-elle reçu de tels apports (1).

Proposition 4

«Le premier des trois groupes a donné la population tsimihety, ethnie habitant une zone intérieure, et demeurée isolée du reste de la population malgache, parce que les ressources de son habitat étaient sans intérêt pour leurs voisins».

Chaque élément de ces propositions est erroné :

L'origine des Tsimihety n'a rien à voir avec cet hypothétique «premier des trois groupes» ; les Tsimihety, comme les autres ethnies, sont de formation récente. Aucun élément ne permet de croire à une différenciation précoce d'un ensemble proto-tsimihety.

Les Tsimihety sont actuellement répartis depuis la côte Est jusqu'aux alentours de la côte occidentale ; ils se sont développés à partir de clans installés sur le littoral dans la région de Mananara ; c'est de cette zone qu'ils se sont dirigés vers l'intérieur. Ces généalogies sont très nettes en ce qui concerne la filiation avec les clans de la zone sub-littorale .

Loin d'être isolés du reste des Malgaches, ils ont entretenu avec ceux-ci des relations constantes, particulièrement avec leurs voisins betsimisaraka (mais aussi avec les Sakalava). Les mariages mixtes sont assez nombreux. Par exemple, au sein de la cuvette d'Andapa, ils sont étroitement mêlés aux Sakalava.

Ce sont des pasteurs-agriculteurs dont l'habitat, quant à ses ressources, ne présente pas d'originalité marquée. A l'inverse de ce qu'indique la proposition citée, on remarquera que l'habitat originaire des Tsimihety, loin de n'avoir pas provoqué d'intérêt pour leurs voisins, a été au contraire peuplé par ceux-ci : ainsi que le montre la carte ethnique de la région, toute la zone de Mananara,

(1) Cf. Jean Poinier, *Données écologiques ...*, op. cit.

anciennement peuplée de Tsimihety, est actuellement à majorité ethnique sakalava (1).

D'autre part, peut-on réellement penser que les Tsimihety constituent la seule population malgache à économie agro-pastorale (riziculture + élevage ?) (« *The only Malagasy population to rely on an economic base which mixes cattle pastoralism with shifting cultivation* » p. 73. Ne pourrait-on pas plus justement dire exactement le contraire, à savoir que la majorité des populations malgaches pratiquent ce type d'économie ? N'est-ce pas précisément une caractéristique des cultures malgaches que de mêler la riziculture et l'élevage, partout où les conditions écologiques le permettent ? (c'est-à-dire partout sauf dans les régions sub-arides du sud, et les régions de la forêt orientale). En tout état de cause, de ce point de vue, le régime agro-pastoral des Bezanozano et des Sihanaka est tout à fait comparable à celui des Tsimihety.

Dans leur désir de justifier l'isolement — prétendu — des Tsimihety, les auteurs estiment que cette ethnie a toujours été considérée par la tradition malgache comme à part, et qu'elle a constitué une des rares populations à n'avoir jamais été complètement subjuguée par le pouvoir merina.

Or, les Tsimihety sont très loin d'être le seul groupe à avoir échappé à l'hégémonie totale de la monarchie merina ; on peut même dire qu'à ce sujet d'autres populations sont restées encore plus indépendantes : ainsi bien entendu les Mahafaly, mais aussi les Bara et une partie des Tanala.

Les auteurs nous permettent-ils de noter que l'on est un peu déconcerté lorsque l'on constate ainsi que presque chacune de leurs affirmations, chaque indication d'un fait « positif », appelle le démenti ? Cela revient à dire qu'il ne reste rien, ou presque rien, de l'argumentation présentée.

Proposition 5

« Les Tankarana ont été isolés des Tsimihety et des autres Malgaches par des barrières montagneuses ».

Les reliefs du Nord de l'île n'ont jamais empêché la circulation des hommes ; les massifs ne sont importants qu'au centre ; à l'ouest et à l'est, il existe des seuils littoraux assez larges, où la circulation facile permet les communications.

(1) Cf. Carte des groupes ethniques *Atlas de Madagascar* carte N°22.

L'étude la plus complète que nous possédons au sujet des Antankarana — dont la bibliographie est brève — est celle de Roland Waast (à paraître dans *Ny Razana tsy mba maty, Cultures traditionnelles malagasy*). Nous lui empruntons les éléments suivants, qui contredisent les affirmations des auteurs précités.

Roland Waast indique dès le début de son travail que loin d'être isolés, les Antankarana «ont été rejoints dans le courant du XXe siècle par des originaires de toutes les régions de l'île (1) qui sont aujourd'hui au nombre de 80 000 répartis dans tous les villages antankarana. Il n'est pas possible de penser la société antankarana indépendamment de ces immigrants...» On ne saurait imaginer démenti plus catégorique.

Mais c'est tout au long de l'histoire que s'affirment des contacts avec l'extérieur. On rappellera que la dynastie Zafinifotsy, qui règne sur le pays, est d'origine allogène — comme presque toutes les dynasties malgaches. On sait l'importance des relations nouées avec des éléments arabes ou arabisés depuis une époque reculée.

D'autres éléments se sont installés dans le nord sans se laisser assimiler ; le principal exemple est celui des Onjatsy (que R. Waast écrit Njoaty) largement endogames encore à l'époque actuelle. Enfin, on sait que les Antankarana ont eu des relations (d'hostilité) particulièrement intenses avec les groupes sakalava tout au long de leur histoire.

En résumé, nous constatons que l'argument essentiel qui fonde l'interprétation des autres — l'isolement des Antankarana — argument excusable du fait de la quasi-ignorance où l'on se trouvait avant les recherches de Waast sur ce groupe, disparaît totalement.

Proposition 6

« Le troisième groupe réunit le reste de la population malgache, qui est réparti sur les côtes occidentale et orientale ».

On ne peut évidemment pas rassembler en une entité particulière «tous-les-Malgaches-sauf-les-Tsimihety-et-les-Tankarana» ; une telle classification n'a aucune justification, historique ou culturelle. Nous avons rappelé au § 1 que la complexité du peuplement ne saurait se laisser enfermer dans une telle schématisation et que — fait encore plus grave — les critères pertinents de distinction entre

(1) C'est nous qui soulignons.

cés groupes sont tout à fait différents (il faut prendre en considération les éléments indonésiens — paléo et néo — les éléments africains, les éléments arabisés).

Le peuplement des régions occidentales est mal connu, mais toutes les données tendent à montrer qu'il a été tardif. Il semble qu'il se soit effectué pour l'essentiel du Sud au Nord à partir des populations installées dans le sud de l'île. On peut penser au surplus que le peuplement du Sud et de l'Ouest de l'île s'est fait lui-même assez tardivement, en tous cas après la mise en place des groupes de la côte orientale, et à partir de ceux-ci ; c'est en tout cas ce que montrent, pour la période historique, les traditions et les généalogies. C'est donc le dispositif d'ensemble du peuplement qui est faussé par la présentation que les auteurs en donnent et, corrélativement, toutes les conséquences qu'ils en tirent s'en trouvent invalidés.

Proposition 7

«Après 700 il y a eu une perte des contacts entre les populations de la côte orientale et celles de la côte occidentale, ce qui a entraîné la différenciation de deux ensembles : Ouest et Sud d'une part, centre et Est d'autre part»..

Nous venons de rappeler que les données du peuplement sont différentes : il est plus que probable qu'au VIII^e siècle les régions de l'Ouest étaient pratiquement vides d'hommes ; l'opposition de deux sortes de populations est donc sans objets : il faudrait d'abord démontrer l'existence d'un peuplement très ancien des régions centre-ouest. Or, les documents datés que l'on possède concernent la région de Tuléar certainement peuplée bien avant les zones du centre-ouest, et ne remontent pas avant le Xe siècle. Il n'existe qu'un seul site daté d'une époque antérieure, celui de Sarodrano, dans la région de Tuléar, que le radio-carbone fait remonter au Ve siècle de notre ère. Toutefois, nous voudrions rappeler ici qu'il n'est pas possible, scientifiquement parlant, de se fonder sur un fait isolé, de cet ordre, pour en tirer des conclusions sûres. On oublie trop souvent que de nombreux éléments peuvent intervenir pour fausser la datation, le prélèvement n'étant pas toujours effectué dans des conditions absolument rigoureuses et des facteurs d'origine extérieure (imprégnation par les eaux de pluie par exemple) pouvant affecter les résultats de l'analyse. Il faut donc admettre qu'il serait indispensable d'appliquer le protocole suivant :

1. plusieurs prélèvements doivent être faits sur le même gisement à des endroits différents ; par exemple A, B, C.
2. chaque prélèvement doit être séparé en deux parties ; on aurait ainsi des lots A1, A2, B1, B2, C1, C2.

3. les lots A1, B1, C1 devraient être expertisés par un laboratoire, les lots A2, B2, C2 devraient être expertisés par un *autre* laboratoire de manière à pouvoir confronter les résultats.

Cette exigence d'un *double examen* à propos d'une même pièce est fondamentale. Nous ne nous dissimulons pas qu'elle est rarement respectée, les coûts de ces analyses étant malheureusement très élevés — et la responsabilité des chercheurs n'est pas en cause. Cependant, on nous permettra de conclure sur ce point qu'il faut attendre des recherches ultérieures avant de conclure à l'ancienneté du peuplement de la côte occidentale.

Enfin, nous ferons remarquer d'une part que la césure de «700» n'a pas de justification archéologique ; il s'agit d'une datation purement conjecturale ; d'autre part, l'opposition entre deux «centres», Ouest et Sud d'un côté, centre et Est de l'autre, est également une simple hypothèse : on ne sait même pas si, à cette époque, l'Imerina était peuplée.

Proposition 8

«Au début du XIV^e siècle, les éléments appartenant au groupe oriental sont arrivés dans l'intérieur de l'île ; ils y pratiquèrent la rizière irriguée et s'adaptèrent à un habitat d'altitude».

On ignore encore tout, ou presque, de l'origine des Merina. Il est curieux de noter que l'affirmation précédente contredit les publications antérieures de l'un des trois auteurs (P. Vérin) pour lequel, contrairement aux idées reçues, les Merina seraient venus par les régions nord-ouest de l'île (en provenance de la côte orientale d'Afrique).

Il est, certes, peu probable que ces régions nord-ouest soient le lieu de provenance des Merina. Le problème reste ouvert. On sait que les très rares traditions que les Merina ont conservées à ce sujet font état de trois origines : la région de Maroantsetra, la côte orientale, la région de Fort-Dauphin. Seules des recherches ultérieures permettront de faire avancer la question (par exemple le repérage — très difficile en zone forestière — des villages fortifiés sur *tanety* avec système complexe de fossés, qui pourrait signer l'itinéraire des migrations).

Enfin, il ne semble pas possible de considérer seulement les Merina comme «des éléments appartenant au groupe oriental» ; ils représentent en réalité un type ethnique très original et, on le sait, ressenti comme tel par tous les Malgaches ; sur le plan anthropologique, la spécificité du type merina se définit très nettement — en

dépôt des nombreux contacts intervenus au cours de l'histoire — par trois caractères fondamentaux : les cheveux lisses, la peau claire, le crâne brachy — ou mésocéphale. L'hypothèse présentée fait simplement dériver l'ethnie merina des populations anciennement installées sur la côte orientale ; il faudrait pouvoir présenter des preuves avant d'abandonner la typologie classique, qui distingue les Proto-Malgaches, Indonésiens installés dans le courant du 1er millénaire, et les Néo-Malgaches, qui sont arrivés au début du second millénaire et qui ont peuplé les Hautes Plaines, un ou deux siècles plus tard.

Proposition 9

« Vers le début du XIV^e siècle, ces populations, économiquement et techniquement de culture supérieure, ont absorbé les éleveurs qui les avaient précédés, et les ont refoulés dans les zones plus arides du Sud et de l'Ouest qui ne permettaient pas la culture en rizière irriguée ».

L'affirmation de la présence de populations d'éleveurs en Imerina est simplement hypothétique. Les indices en ce sens sont trop ténus (cf « Histoire de Ranoro », *ASEMI*, 1977, N° 3-4, p. 103, § 12). On remarquera que les Hautes Plaines, alors couvertes d'un manteau forestier pratiquement continu, constituaient un écosystème nullement favorable à l'élevage.

La date d'arrivée des Merina sur les Hautes Plaines est impossible à fixer exactement, il est peu vraisemblable que le début du mouvement se situe « vers 1 300 » comme l'indiquent les auteurs. Il faut vraisemblablement le retarder d'un siècle ou peut-être même d'un siècle et demi, si du moins l'on se fonde sur les chronologies des premiers rois.

Le prétendu « conflit » avec les éleveurs n'a pas laissé de traces historiques ; les traditions font état de contacts (qui ont été certainement conflictuels, mais qui ont abouti d'autre part à de nombreuses alliances) avec une population autochtone encore mal connue, celle des Vazimba, qui étaient vraisemblablement des collecteurs, cultivateurs de riz sur tavy, (ils possédaient sans doute du bétail, sans que pour cela ils puissent être qualifiés de peuple pasteur).

Ces Vazimba ont été partiellement absorbés et partiellement refoulés, mais ce refoulement s'est effectué non seulement vers l'Ouest, mais aussi en direction de l'Est où l'on trouve encore, dans

la tradition historique des Bezanozano, dans la toponymie, et dans l'archéologie de l'Ankay (tombeaux vazimba), de nombreuses traces de ce mouvement .

Les zones «arides» du Sud et de l'Ouest, contrairement à ce qui est dit, se prêtent en de nombreuses régions à la culture sur rizière irriguée ; de plus, il est probable qu'à l'époque, cette région était recouverte elle aussi au moins partiellement de formations arborées (cela est vrai à la fois de l'Ouest et du Sud) et de nombreuses traditions sakalava et mahafaly font encore état de la présence d'un couvert forestier qui n'a vraisemblablement fini de disparaître — incomplètement — qu'au XVIII^e siècle.

Enfin, nous ferons observer que si les régions du Sud et de l'ouest n'ont connu que tardivement la culture en rizière irriguée, ce n'est pas parce qu'elles ne le permettaient pas (la preuve, c'est qu'on en fait maintenant) mais parce que ces régions :

— d'une part, ont été utilisées comme terrains de parcours par des éleveurs de bovidés — les terrains aménageables en rizières constituaient pour eux des pâturages de saison sèche, en raison de l'humidité qu'ils conservaient.

— d'autre part, ont servi de région de refuge à des populations (Vazimba) qui, si l'on en juge par les traditions, ne pratiquaient pas la technique de la rizière irriguée.

Proposition 10

«Les autres éléments constitutants du groupe occidental, qui sont les Sakalava et les Vezo, se sont spécialisés, ceux-ci dans la pêche et ceux-là dans le commerce (les Sakalava, à la suite du contact avec les Européens et de la pratique de l'esclavage devinrent très puissants entre les XVI^e et XVII^e siècles)».

Nous relèverons deux affirmations excessives ou inexactes concernant les Sakalava :

— Il n'est pas certain que l'hégémonie sakalava soit directement consécutive au contact avec les Européens ; il faudrait d'ailleurs étudier les conséquences qu'ont pu avoir les relations entre Sakalava et Arabes (ou Arabo-Africains).

— L'esclavage n'a pas seulement été la conséquence du contact avec les Européens ; le trafic servile s'est développé, semble-t-il, depuis l'arrivée des éléments arabisés ; la présence d'esclaves dans toutes ces régions est attestée par les premiers voyageurs aussi bien chez les Sakalava que chez les Mahafaly (cf Journal de Drury).

S'il est impossible de présenter les Sakalava comme «spécialisés dans le commerce», — car ils étaient surtout des éleveurs — dire des Vezo qu'ils étaient «spécialisés dans la pêche» est également excessif, certes, le *cliché* vezo connote un genre de vie maritime, et une activité de pêcheurs, mais la réalité est bien différente ; les pêcheurs ne quittent guère le récif et, surtout, de nombreux Vezo ne sont pas pêcheurs. Ainsi que le note, dans un ouvrage récent, Bernard Koechlin : «le Vezo cultive à mi-temps et élève des bœufs» (1), et on doit souligner le fait que les agglomérations sédentaires de cultivateurs vezo sont presque aussi nombreuses que les villages de pêcheurs, ainsi que le montre la carte publiée par le même auteur : «Toponymie et modes de vie de la côte malgache entre Tuléar et Morombe» (2).

Proposition II

«Dialectologie malgache»

Bien que les études dialectologiques soient encore dans leurs débuts, on peut esquisser les grandes lignes d'une classification, qui est en désaccord avec les propositions critiquées.

Nous présenterons au paragraphe suivant des observations critiques concernant la méthode suivie. Nous voudrions ici formuler deux remarques d'ordre général.

1. En ce qui concerne la classification d'ensemble des dialectes.

Il semble que l'on puisse tracer une première frontière de démarcation entre d'une part les dialectes de l'Ouest et d'autre part les dialectes du centre (Merina et Betsileo) et de l'Est, cette ligne est coupée au Nord par une frontière (extrêmement floue et diffuse, bien entendu) horizontale qui particularise les Antankarana, les Tsimihety et les Betsimisaraka du Nord.

D'autre part, les dialectes du sud constituent, semble-t-il, un autre sous-ensemble, à l'intérieur duquel il conviendrait d'ailleurs de distinguer entre les Mahafaly et les Antandroy.

(1) Cf. *«Les Vezo du Sud-Ouest de Madagascar»*, Paris La Haye, Mouton (Cahiers de l'Homme), 1975.

(2) *Ibid.*, p. 25. On notera que le «cliché» vezo est si prégnant que l'ouvrage de Koechlin est sous-titré «Contribution à l'étude de l'éco-système de semi-nomades-marins» — et, en effet, c'est à ces sociétés que l'ouvrage est consacré ; mais les «semi-nomades marins» ne constituent qu'une partie de l'ensemble vezo.

2. En ce qui concerne la pertinence du concept d'ethnie

Un certain nombre d'observations doivent être faites, qui touchent aux cadres et au domaine circonscrits : par la recherche :

— les auteurs ont retenu 15 groupes (en tenant compte de la duplication de trois groupes : Betsileo, Sakalava, et Antandroy (1) si la liste plus ou moins officielle des groupes ethniques a été reprise, l'absence de plusieurs groupes est regrettable (2).

— ce n'est ni 15, ni 21 groupes qu'il eût fallu retenir pour couvrir la réalité ethno-culturelle malgache, mais une cinquantaine — au moins —, ainsi que nous l'avons montré dans une publication antérieure, le concept de groupes ethniques étant fondé sur un « critère subjectif » : le sentiment de co-appartenance (3).

— même en retenant la cinquantaine d'ethnies qui représentent assez correctement l'ensemble des populations malgaches, on ne peut être assuré de la pertinence du concept : non seulement, comme nous le rappellerons au paragraphe suivant, parce qu'il est inexact de faire l'équation : une ethnie = une langue, mais parce que le problème de la fonction des groupes ethniques est encore très mal connu : si les ethnies représentent bien une réalité actuelle, vivante, elles semblent d'origine récente, et de formation composite ; certaines, comme les Tanala, sont peut-être de quasi ou de pseudo ethnies. Toute la question devrait être reprise de ce point de vue — en d'autres termes, les fondements mêmes de l'analyse glottochronologique peuvent être faussés.

En tout état de cause, il eût été préférable, d'une part, de prendre en compte une cinquantaine de groupes, d'autre part, de dissocier en deux (ou parfois en trois) sous-ensembles certains de ces groupes, non seulement les Betsileo et les Sakalava, mais les Betsimisaraka, les Tanala, et les Bara.

(1) Merina, Taimoro, Betsimisaraka, Sihanaka, Betsileo (deux sous-ensembles), Antambahoaka, Antaisaka, Zafisoro, Tsimihety, Antankarana, Vezo, Mahafaly, Sakalava (deux sous-ensembles), Bara, Antandroy (deux sous-ensembles).

(2) Nous avons distingué avec Jacques Dez une cinquantaine de groupes.

(3) Cf. J. Poirier et J. Dez, *Les groupes ethniques de Madagascar*, Antananarivo, 1964 (multigr.)

Proposition 12

« Méthode glottochronologique »

Bien que cette méthode ait déjà plusieurs décennies, elle reste encore assez imprécise ; mais surtout, elle exige des conditions de validité très strictes.

Nous soulignerons d'abord que les résultats que nous venons de commenter s'opposent de façon particulièrement nette à tout ce que l'on croit savoir aujourd'hui du peuplement de Madagascar ; faut-il donc en conclure que la glottochronologie, qui débouche sur des conclusions aussi aberrantes, n'est pas une méthode « fiable » ? Ou faut-il admettre que cette méthode, à condition que ses résultats soient validés par des faits probants — ce qui n'est pas le cas pour le moment —, conduise à une révision complète de ce que les malgaches croyaient savoir ?

Il semble que l'explication se situe sur un autre plan : ce n'est pas tant la méthode qui est à incriminer que les conditions dans lesquelles elle a été utilisée. En effet, la glottochronologie ne peut être appliquée à n'importe quelle situation historique. Idéalement, elle permet de remonter le « phylum » linguistique auquel se rattachent des langues ou des dialectes provenant d'un tronc commun, chaque sous-ensemble ayant poursuivi une évolution autonome à partir de sa séparation.

Mais dans la situation malgache interfèrent plusieurs causes d'erreur, qui apportent au schéma des perturbations telles que la méthode n'est plus pertinente :

- en ce qui concerne les rapports entre le malgache et l'indonésien
 - . la séparation à partir de l'indonésien commun n'a pas été univoque ; elle ne s'est pas faite brutalement en un délai restreint, mais s'est sans doute étalée sur de longues périodes ; d'autre part, les contacts avec les archipels indonésiens ont persisté pendant plusieurs siècles ,
 - . fait plus important encore : une « greffe » indonésienne s'est produite entre les XI^e et XIII^e siècles par l'arrivée de nouveaux migrants ; ces apports néo-indonésiens (Merina) ont changé radicalement les données du problème ,
 - . les études sur l'indonésien commun ne sont peut-être pas suffisamment avancées pour que l'on puisse disposer d'éléments de référence incontestables.

— en ce qui concerne la différenciation interne des dialectes

- un premier facteur est de nature à perturber l'analyse : les sous-ensembles ethniques à partir desquels, au terme de processus sur lesquels nous ne sommes pas renseignés, se sont constitués les dialectes, n'ont pas été isolés les uns par rapport aux autres au cours de l'histoire malgache : cela signifie que des interrelations ont existé entre eux et qu'en d'autres termes ils ne constituent peut-être pas des formations opposables selon des critères pertinents.
- un second facteur, spécifique à la culture malgache, joue dans le même sens : dans plusieurs régions, le décès des chefs entraîne des *fady* linguistiques ; des mots sont amenés à disparaître du vocabulaire. Cette coutume existe surtout dans l'Ouest mais elle a pu être plus importante encore autrefois ; en tout état de cause, il y a là une cause d'erreurs à laquelle il est impossible de remédier.

Ces diverses données suffisent à montrer que l'application de la glottochronologie aux réalités malgaches est une démarche au moins *prématurée*, et non scientifique ; c'est ce qui permet de comprendre les résultats aberrants auxquels elle aboutit.

On pourrait d'autre part critiquer l'échantillonnage (le terme ne peut être pris dans son acception statistique) auquel les auteurs ont procédé.

Ainsi, l'étude visée ici ne possède qu'un témoignage sur le Betsimisaraka, alors que Dez a établi qu'il fallait distinguer Betsimisaraka du Nord (retenu pour l'étude) et Betsimisaraka du Sud (qui, en réalité, est plus proche de l'Antaimoro que du Betsimisaraka du Nord).

Les auteurs de l'étude l'ont d'ailleurs bien senti, qui ont distingué le Betsileo d'Ambositra (dont il est vrai qu'il est plus proche du Merina), deux témoignages sur le Sakalava du Menabe, deux pour l'Antandroy. En revanche, ils n'ont pas de témoignage sur l'Antafasy, l'Antanosy, le Bezanozano, le Vorimo, le Sakalava du Sambirano, celui du Boina, et leur témoignage sur le Bara ne vise que la partie la plus orientale du pays bara.

A mon avis, ceci est néanmoins de peu de conséquences, parce que le nombre des observations faites, par ailleurs, est déjà considérable, et que de toute façon, on peut leur appliquer la technique de la glottochronologie pourvu que l'on n'en tire de conclusions que limitées aux observations faites.

— en ce qui concerne les niveaux d'appréhension de la langue

1. Un risque d'erreur bien plus grand encore résulte du fait qu'il est possible de recueillir, lors de l'enquête lexicale, des termes appartenant à des niveaux de langue différents, et de comparer, si on n'y prend garde, par exemple, un terme du vocabulaire des chefs dans un dialecte déterminé avec un terme du langage commun dans un autre dialecte, alors que l'existence d'un terme particulier dans le premier langage suppose l'existence du même terme commun.

Nous envisageons l'existence de trois sources (au moins) d'erreurs possibles :

- au niveau du langage commun lui-même, termes du langage poli et termes du langage familier ou plaisant ;
- au niveau d'un dialecte considéré, termes du langage des chefs et termes du langage commun ;
- dans les mêmes conditions, termes particuliers substitués à des termes du langage commun par suite d'interdits de langage (notamment décidés après le décès de chefs).

La première cause est effective dans tout Madagascar, les deuxième et troisième surtout dans les domaines du Sud, de l'Ouest et du Nord-Ouest. Certes, ces causes ne sont plus vivantes aujourd'hui (j'entends les deuxième et troisième), mais leurs conséquences demeurent dans l'existence de nombreux synonymes. Lequel retenir lors de l'enquête ? Et d'abord, il faudrait avoir relevé tous ces synonymes.

C'est ainsi que *anao* est connu dans tout Madagascar, *iha* appartient à un vocabulaire familier ; les distinctions entre *io* et *ity* peuvent résulter simplement des conditions de l'enquête ; d'une façon générale, *maro* et *be* sont connus dans tous les dialectes, mais ces deux termes n'ont pas identiquement le même sens, et donc tout dépend de la façon dont l'informateur a entendu répondre à la question posée ; *mitsam ike*, *mikama*, anciens termes du vocabulaire des chefs, dissimulent l'existence des mots communs *homa* et *mihina* ; *somondrara* résulte de l'inspiration de l'informateur, car *nono* existe en tsimihety ; *kabeso*, *fañantete*, *ambone* n'ont été adoptés ou créés que pour être synonymes, dans des cas particuliers, de *loha* ; pourquoi retenir *milaza* pour le merina (qui signifie « déclarer » et non « dire ») et pas *miteny*, *mivolana* ? etc.

On ne doit pas se servir d'une liste de mots établie en réponse à un questionnaire : si ce procédé offre l'avantage de la rapidité et

de la commodité, il est, en revanche, source de bien des erreurs possibles.

Etant donné les exigences propres à la technique de la glottochronologie, et pour en faire une bonne application, il faut que l'établissement du vocabulaire de base soit très soigné, et il ne peut l'être que dans la mesure où l'on dispose de lexiques développés de chacun des langages comparés. Ceci n'a manifestement pas été le cas pour l'étude en question ici, alors que pour bien des dialectes qui y sont envisagés, on disposait déjà d'une documentation bien plus étendue que celle que pouvait fournir l'enquête menée sur questionnaire auprès d'informateurs isolés. La preuve *a contrario* est fournie par le fait que les indications données par deux informateurs antandroy et deux informateurs sakalava, cependant respectivement de régions voisines, diffèrent précisément parce que chacun d'eux donne d'un même parler l'image qui lui apparaît convenable.

En réalité, l'unité de vocabulaire à travers Madagascar est plus grande qu'il ne paraît à travers l'étude visée ici.

2. D'autre part, les auteurs de l'étude ne s'attachent pour appliquer leur technique qu'aux changements de mots, mais non aux transformations dans les mots. Ainsi, par exemple, *voro*, *vorona*, *voroño*, etc., c'est toujours une unité. Certes, cette démarche est en accord avec les principes de la glottochronologie, mais on peut précisément s'interroger sur sa pertinence.

La conséquence, inévitable, et qui apparaît bien à travers leur travail, c'est que les distinctions, qui permettent de fonder une typologie des dialectes sur la façon différente dont les thèmes de l'indonésien commun sont traités dans chacun d'eux, et les conclusions que l'on peut tirer de l'existence de ces différences, sont totalement abolies.

Ainsi, il importe peu que le /y/ de l'indonésien commun ait évolué vers /z/, que là il soit demeuré dans quelques mots isolés, qu'ailleurs il soit demeuré dans tous les mots ; il importe peu que les finales nasales de l'indonésien commun aient évolué vers une finale unique en /na/ ou /ña/, qu'ailleurs, elles soient tombées, qu'ailleurs encore, elles aient donné naissance à deux finales /na/ et /ña/ ; il importe peu que les /li/ et /ti/ de l'indonésien commun (et même des mots arabes) aient évolué vers /di/ et /tsi/ dans certains dialectes, qu'ils ne l'aient point fait dans d'autres, etc. ; il importe peu que certains de ces phénomènes soient grossièrement

datables ; il importe peu que la connaissance que l'on peut avoir de l'histoire de certains groupements puisse venir s'ajouter à ce que l'on apprend d'eux par la linguistique.

Une première approche a été faite en 1963 dans une série d'articles auxquels l'étude citée fait fréquemment référence (cf Dez) ; nous n'y ajouterons pas grand' chose pour l'instant.

Nous ferons néanmoins remarquer que la situation linguistique dans le Nord de Madagascar ne se comprend que si on se rappelle que le dialecte tsimihety est un dialecte qui a bénéficié de la fortune du groupe qui le parlait : issu de la côte est (et donc très proche parent du Betsimisaraka du Nord), il s'est enrichi au contact du sakalava de la côte nord-ouest, à mesure que le groupe tsimihety s'avancait vers l'Ouest, puis finalement, il a réagi à son tour sur les parlers du nord-ouest lorsque les Tsimihety sont parvenus dans la région du Sambirano. La situation originale du dialecte tsimihety peut s'expliquer ainsi. On peut même se demander s'il n'y aurait pas, suivant l'étendue actuelle du pays tsimihety, des différences sensibles entre tsimihety de l'Est et tsimihety de l'Ouest.

3. Ce que l'on peut admettre, c'est que le groupe nord des dialectes malgaches (représenté actuellement par l'antankarana, le betsimisaraka du Nord, le tsimihety, le sakalava (de Sambirano et de Nosy Be) a défendu son originalité à travers le siècle contre le sakalava (on est dans l'incertitude en ce qui concerne le parler du Boina avant la conquête sakalava au XVII^e siècle). Il faut préciser que malgré sa dénomination, le sakalava du Sambirano n'est pas du sakalava. D'un autre côté, le Sud semble avoir été la région la plus conservatrice des modèles de l'indonésien commun (elle a été le point de départ de l'extension sakalava et bara).

L'étude de la civilisation traditionnelle malgache, l'analyse des couches ethniques et des couches culturelles dont l'articulation a donné naissance à cette synthèse, qui pose encore beaucoup d'inconnues, l'interprétation des mécanismes d'intégration des différents éléments, posent à l'anthropologie des problèmes à la fois passionnants et particulièrement difficiles. Pour cette recherche, toutes les voies d'approche doivent être explorées, et l'on doit les aborder sans préconception : si la méthode glottochronologique aboutit à une nouvelle vision du syncrétisme malgache, on devra réviser les conceptions actuellement admises ; mais la démonstration ne peut évidemment se fonder, d'une part, que sur une méthode rigoureuse, d'autre part que sur des éléments et des faits,

prouvés ; or, il n'apparaît pas que ces conditions aient été réalisées. Si nous avons été amené à récuser les résultats de la méthode, ce n'est pas à partir de leur aspect « révolutionnaire » qui dément tout ce que l'on *croyait* savoir jusqu'ici ; c'est simplement parce que, après avoir relevé méthodiquement, dans les pages qui précèdent, les différentes données mises en avant par les auteurs à l'appui de leur thèse, nous avons constaté que ces données étaient en grande partie fausses. On comprend donc qu'à partir de prémisses inexactes, l'application de la méthode ait abouti à des conclusions déconcertantes.

Il reste à souhaiter que les équipes, mettant en œuvre des recherches vraiment interdisciplinaires œuvrent en commun pour essayer de dresser un inventaire précis des divers thèmes culturels issus des « aires de départ » ; c'est par la confrontation méthodique des éléments caractéristiques des *matrices* culturelles indonésienne, indienne, persane, *pré-islamique*, islamique, et swahili que l'on pourra proposer une synthèse ; et à l'intérieur de la Grande Ile, c'est après avoir accompli le même travail d'*inventaire culturel* au sein des différentes aires culturelles et régions linguistiques, qu'il sera possible de reprendre l'interprétation glottochronologique sur des bases fiables.